

Sylvain LONGUEVILLE

L'Homme des Gouldes

Roman

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-415-4893-4

© Sylvain LONGUEVILLE,2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

De Cléanthe, philosophe grec de
l'Antiquité :
« Si la destinée ne nous aide pas, nous
l'aiderons nous-même à se réaliser. »

A mes parents

TABLE DES MATIÈRES

1957 - Caracas au Venezuela.....	6
Dimanche 24 juin 1990 - Ternon, Ardèche	23
Février 1960 - Caracas.....	43
Matinée du lundi 25 juin 1990 - Ternon.	59
Mai 1960 - Caracas.....	75
Septembre 1960 - Caracas.....	92
Octobre 1960 - Cayenne, Guyane française	108
Après-midi du lundi 25 juin 1990 - Ternon	135
Décembre 1960 - Cayenne.....	161
Mardi 26 juin 1990 - Ternon.....	175
Lors des années 1960 dans le Vercors.	189
Avril 1961 - Cayenne.....	206
Retour au printemps 1990 – Ternon....	227
Mai 1961 - Cayenne.....	235
Août 1989 - Ternon.....	243
Septembre 1961 - Sénégal.....	258
Fin juin 1990 - Ternon.....	272
Printemps 1960 - Satournez.....	292
Année 1989 - Sénégal.....	301

Début juillet 1990 - Ternon.....	317
Mi-juillet - Ternon.....	331
Avant les drames de juin 1990 - Ternon	347
Mi-août 1990 - Ternon.....	363
Fin août 1990 - Ternon.....	383
Tout début septembre 1990 -Ternon....	399
Septembre 1990 - Ternon.....	419
Mi-septembre 1990 - Ternon.....	437
Juillet 1991 - Ternon.....	450
Septembre 1991 - Ternon.....	456
Mes remerciements.....	477
Note de l'Auteur.....	480
Pour me correspondre.....	481

1957 - Caracas au Venezuela

L'explosif *Havana Club* sentait la poudre. Du jeudi au samedi, de vingt-deux heures jusqu'au petit matin, une fièvre intense s'emparait de ce cabaret latino situé en plein cœur des quartiers chauds de Caracas.

La piste de danse, noire de monde, devenait incandescente. Au fond de la salle, sur une scène surélevée, un orchestre haut en couleur et endiablé enflammait la foule. Cette folle ambiance se propageait jusqu'aux abords du gigantesque bar, toujours pris d'assaut. À l'arrière de celui-ci, les barmen jongleurs, de véritables artistes déguisés en corsaires, assuraient le spectacle en secouant vigoureusement leurs préparations de cocktails colorés, bien chargés en rhum.

La clientèle, souvent très tôt enivrée, se pressait à l'entrée bien avant le début des soirées. L'accès était limité à une centaine de

personnes et ça se bousculait fortement. Les bagarres étaient légion, mais un service d'ordre conséquent, constitué d'imposants malabars, veillait au grain et, à l'intérieur, cette douce folie était tant bien que mal surveillée et canalisée.

Suivant les soirs, des chanteurs ou chanteuses à la voix chaude et suave accompagnés de leurs choristes créaient une chaleureuse atmosphère festive et envoûtante. Les musiciens distillaient des airs de cha-cha-cha, de mambo, de merengue ou de samba. Au rythme endiablé des percussions, la piste de danse était envahie par les gars et les filles de la ville et de ses environs, venus se déhancher et se défouler pendant de longues heures.

Les hélices d'énormes ventilateurs suspendus au plafond tentaient d'apporter un semblant de fraîcheur au grand volume de la salle, alors que des serveuses se faufilaient à

travers la cohue en tenant au-dessus de leurs têtes leurs plateaux afin de servir les quelques tables positionnées au pourtour.

Au sein de ce cabaret évoluaient de superbes danseuses. Devant les musiciens, elles jouissaient pleinement de leurs attributs, s'exprimant sur scène avec une sensualité et une volupté sans égales. Ces nanas sublimes étaient, pour la plupart, originaires d'Amérique du Sud, des Antilles ou des Caraïbes.

Il s'y trouvait cependant une Française, Michelle, accompagnée de son petit ami Francis, employé comme barman.

Les splendides jeunes femmes électrisaient le parterre et réussissaient à merveille leur ballet. Une fois par heure, elles se balançaient, suspendues à des lianes fixées au plafond. Ce clou du spectacle, prisé et spectaculaire, était très attendu. Vêtues de

justaucorps chatoyants et pailletés, elles rejoignaient une mezzanine qui surplombait l'orchestre par deux escaliers majestueux situés de part et d'autre de la scène et, alors la foule fascinée partait en extase. Encordées à la taille avec un léger et discret harnais, elles survolaient ensuite le public de danseurs en se jetant dans le vide depuis la rambarde pour atteindre de vieux tonneaux de rhum nichés au fond de la salle. Grâce à un astucieux système de poulies, des colosses déguisés en corsaires les ramenaient à leur point de départ. Lors de chaque passage, des hommes, très excités par ce show torride, parvenaient à glisser quelques billets dans la ceinture des demoiselles pour qu'elles s'approchent encore plus.

D'autres danseuses, fort peu vêtues et sexy à souhait, virevoltaient avec grâce autour de deux barres verticales.

Michelle était arrivée ici après sa rencontre avec le patron de ce club alors qu'elle se produisait à Cannes, sur la Riviera, pendant la saison estivale de 1956. Le prénommé Carlos y séjournait pour ses vacances et avait été séduit par la jeune et belle danseuse. Lors d'un cocktail organisé sur son bateau, où elle s'était produite, il lui avait évoqué son établissement de Caracas, l'incitant à l'y rejoindre.

Très intéressée par sa proposition, elle lui avait répondu :

— Oh, merci beaucoup. Ben, alors, pourquoi pas ! À la seule condition que mon petit ami m'accompagne.

C'est donc ainsi que Francis et Michelle se retrouvèrent, quelques mois plus tard, en avril 1957, au Venezuela, à Caracas, sa folle capitale.

Pendant près de trois ans, ce jeune couple de Français, avec le culot de leurs vingt ans, a savouré cette vie nocturne endiablée. Pendant qu'elle dansait, lui travaillait, tantôt au service d'ordre ou derrière le bar, à la préparation de cocktails. Ils rentraient chez eux à l'aube, éreintés, dormaient jusqu'à midi, puis prenaient un copieux petit déjeuner composé de fruits exotiques et de café fort. Ils profitaient des après-midis et des débuts de semaine tranquilles pour se balader et se détendre. Ils adoraient se promener en barque sur le Rio Guaire qui traversait la ville. Quelquefois, Francis pêchait tandis que Michelle bouquinait en se prélassant au soleil. Ils prenaient aussi du plaisir à effectuer des virées en moto le long de la côte caraïbe toute proche et empruntaient de temps en temps à des amis de belles bagnoles américaines aux sensationnelles carrosseries pour frimer : la belle vie quoi !

Le soir, avant de partir au club, ils dînaient dans un des nombreux restaurants de la ville en compagnie de leurs amis du bar et autres connaissances. Ils évitaient de côtoyer les clients qu'ils ne manquaient pourtant pas de rencontrer. Souvent lourds, ceux-ci pensaient pouvoir tout se permettre quand ils apercevaient des danseuses, dont la belle Michelle, mais Francis veillait au grain.

C'était pour eux une existence agréable, une vie de rêve et de farniente, et ils ne regrettaient pas la métropole. Surtout lui, qui avait subi les foudres de son père après l'obtention de son certificat de fin d'études à l'âge de quatorze ans. C'était le moment où son père l'avait sèchement invectivé pour lui annoncer :

— À partir de maintenant, fiston, le premier morceau de pain que tu mangeras, c'est toi qui le gagneras. Ne t'avise plus de

nous demander quoi que soit à ta mère et moi.

Son père lui en imposait et le jeune adolescent évitait de la ramener. Il profita encore du gîte, car il devait se procurer le couvert à présent.

Sa mère qui, quant à elle, n'avait jamais ressenti de réelle fibre maternelle ne moufta pas mot.

Il désira alors se lancer dans la mécanique. Engagé comme apprenti chez un garagiste du coin, il réussit tant bien que mal à obtenir son CAP à dix-sept ans. Cependant, son formateur ne lui proposa pas de le garder, prétextant ne pas pouvoir le payer. Ainsi libre, et dans l'expectative d'une embauche ailleurs, il se décida à effectuer des travaux saisonniers et participa ainsi à la cueillette de fruits chez les riches paysans de la vallée du

Rhône : à partir de juin les cerises, ensuite les abricots, puis les pêches en juillet et août.

À la fin de l'été, il s'octroya quelques jours de vacances et descendit sur la côte méditerranéenne, au Grau-du-Roi, la destination la plus proche. Accompagné de quelques copains, il profita de la plage, du camping, des soirées arrosées et des filles.

À son retour, engagé par les vigneronns de Châteauneuf-du-Pape et de Grignan, il vendangea dans le Vaucluse et la Drôme provençale. Ensuite, avec ce pécule estival vaillamment gagné, il glanda un peu. Il traînait et avait la fâcheuse tendance à faire de mauvaises rencontres et à se lier à des malfrats et petits loubards. Il avait le poing facile.

Il se procura la fameuse mobylette bleue de Motobécane, et, même si c'était une occasion, ses chromes rutilaient, car il en

prenait grand soin. Cela plaisait beaucoup aux filles, et lui, plutôt beau gosse, emballait sec.

Un autre mécano de sa connaissance accepta enfin de l'engager. Son ancien maître d'apprentissage n'avait en effet pas apprécié son mauvais caractère. Francis accomplit ainsi, pendant plusieurs mois, le dur métier de mécanicien sur des solex, mobylettes, motos et diverses bagnoles. L'odeur du cambouis lui plaisait.

Son patron participait à des courses de côte¹ et, ensemble, ils préparaient les bolides pour les week-ends. Son nouvel employeur, lui, par-contre, semblait considérer sa personnalité entière et passionnée.

Il lui donna ainsi ses premières leçons de pilotage, car il était impatient d'obtenir son permis de conduire. Après une victoire de

¹ Discipline de sport automobile consistant à parcourir le plus vite possible un tracé à l'important dénivelé.

son mentor dans une épreuve régionale, le jeune homme, allant maintenant sur ses dix-huit ans, fit la connaissance d'une brunette torride qu'il ne tarda pas à séduire.

Michelle, à peine plus âgée que lui, vingt ans et presque majeure, était membre d'une troupe de danse et se produisait dans des fêtes locales ou des mariages. Entre eux, ce fut un immédiat et évident coup de foudre. Il ne savait résister aux envies et caprices de sa belle, dont le plus fou avait consisté à s'envoler pour le Venezuela, pays inconnu et si lointain. Francis, désireux de ne pas perdre Michelle, laissa provisoirement sa passion de la mécanique, au grand dam de son employeur, et accepta de la suivre.

— Je ne pars que quelques mois, lui avait-il affirmé.

*

Un jour, à Caracas, Carlos, le patron du cabaret, célibataire et plein aux as, qui possédait également moult commerces, bars et restaurants, invita son personnel et ses amis pour fêter son quarantième anniversaire. Quelque part dans la campagne vénézuélienne, il détenait une vieille mais superbe hacienda, héritée de sa famille. Ce fut alors une fiesta pantagruélique, au rythme des percussions et de danses enflammées, avec rhum coulant à gogo.

Inévitablement, les tentations de la chair flottèrent vite dans l'air. Carlos demanda à ses danseuses d'effectuer, rien que pour lui, une chorégraphie érotique plutôt dénudée. Seules quelques petites feuilles de cocotier portées à la ceinture essayaient tant bien que mal de sauver un peu la pudeur de ces femmes ravissantes.

L'ambiance était chauffée à blanc. Elle s'embrasa encore plus quand les filles

s'approchèrent de lui, l'effleurant de leurs bras et mains, comme pour mieux l'envoûter. Francis, en retrait, zieutait la scène les poings serrés dans ses poches, le visage fermé. Il pensait que sa belle le narguait pour exciter sa jalousie. Soudain, Carlos saisit Michelle par la taille pour l'asseoir sur ses genoux. Celle-ci, aguicheuse et enivrée, entra dans son jeu et l'électrisa davantage. Au moment où leurs deux têtes, de plus en plus proches, se firent face, il l'enlaça par le cou et l'embrassa à pleine bouche et elle ne put refuser cette étreinte.

Francis, passablement éméché, qui, jusque-là, avait pris sur lui pour ne pas intervenir, vit rouge d'un seul coup. Ce fut le début d'un beau barouf. Il se rua vers le couple, tira sa compagne par le bras et chopa son boss par le colbac. Il lui envoya une droite que n'aurait pas reniée un Marcel Cerdan ou un Mohammed Ali de la grande

époque. Les gars de l'orchestre, ayant délaissé leurs instruments, vinrent attraper l'un et l'autre des protagonistes afin de les séparer et de les raisonner. Le boss furieux s'écria :

— Sale con, tu vas me le payer ! T'es viré ! Et démerde-toi pour rentrer.

Michelle, horripilée par l'attitude déplorable de son chéri, lui administra une gifle mémorable.

Cocufié et humilié, il chopa une bouteille de rhum, s'enfila une bonne rasade et, les menaçant, leur lança :

— Vous ne perdez rien pour attendre.

La soirée avait pris du plomb dans l'aile. Les musiciens se remirent à jouer de doux airs de bossa-nova.

Francis disparut en titubant, un litron à la main. Il erra sur les routes, ruminant sa

profonde rancœur. Il était bien décidé à faire la peau à ce goujat de Carlos qui l'avait humilié et lui avait piqué sa femme. Mais il était encore plus en colère après Michelle et le mot « salope » tournait en boucle dans son cerveau noyé d'alcool. Il avait pressenti le danger de ce week-end et aurait dû être plus vigilant. Le fait que Carlos ait franchi le pas, sans vergogne aucune, n'était pas si surprenant. Par contre, l'attitude de Michelle l'avait complètement sidéré, elle n'avait pas le droit de lui faire subir un tel affront. Il quitta un chemin pour aller s'allonger et roupiller au pied d'un cocotier, ivre de fatigue et de rhum, rêvant déjà de vengeance.

La fête, quant à elle, continua jusqu'à l'aube, et le nouveau couple s'éclipsa discrètement dans une chambre pour batifoler. Ils passèrent ainsi une nuit quasi entière de débauche passionnée et sensuelle à souhait, au rythme des percussions de

sambas. Un immense ventilateur au plafond s'épuisait à apporter un peu de fraîcheur aux corps endiablés et trempés de cette luxure tropicale. Au petit matin, enfin assouvis, ils embrassèrent les bras de Morphée jusqu'à ce que les ardents rayons du soleil finissent par les éveiller.

Carlos, secrètement attiré par Michelle depuis le premier jour, se sentait comblé et n'en avait que faire des humeurs de son petit ami cocufié. Au fond de lui, il jubilait. De belles perspectives s'offraient à lui, fort de cette conquête.

Carlos, homme fourbe et malin, avait soupçonné à leur arrivée à la soirée une tension palpable au sein du couple et il en était l'instigateur. Depuis quelque temps, il ne cachait plus son intérêt grandissant pour la belle Française. Il lui tournait de plus en plus autour, la courtisant ouvertement sans gêne aucune. Flattée, elle semblait apprécier de lui

plaire à ce point. En tout cas, elle ne le repoussait que bien timidement.

Cela n'avait pas échappé à Francis, ce qui avait provoqué une violente dispute entre lui et Michelle quelques jours avant ce week-end festif. Il y avait de l'eau dans le gaz dans leur relation, ce qui avait sans doute incité Michelle à céder d'autant plus volontiers aux avances de son patron.

Le week-end de folie touchait ainsi à sa fin, les musiciens avaient quitté le bal et toute la troupe, hormis l'homme humilié, s'en retourna heureuse de cette escapade mouvementée. Michelle semblait avoir tourné bien vite la page de Francis.

Quand le désir d'une femme, déçue par les agissements d'un homme, s'évapore, c'est peut-être pour mieux se rallumer dans les bras d'un nouveau prétendant.

Dimanche 24 juin 1990 - Ternon, Ardèche

Des roulements de tambour incessants envahissaient ma tête. Ce martèlement de plus en plus intense aurait pu la faire implorer. Sur mon lit, allongé sur le côté, les paumes de mains collées à mes oreilles, je tentais de diminuer cette oppression insupportable qui allait crescendo.

Puis, un vacarme insoutenable se superposa à celui de ma cervelle en feu. Je n'arrivais pas à en situer la provenance quand je finis par réaliser qu'il venait de ma porte d'entrée. D'un bond, me voilà debout. J'enfilai à la hâte un pantalon, je passai les bras dans une chemise qui traînait par là et, sans la boutonner, je me précipitai vers cette foutue porte pour y découvrir Franck, mon lieutenant.

— Bonjour, commissaire Milani, enfin levé ! J'étais certain de vous trouver ici. À la

vue de votre voiture garée en vrac, il semblerait que votre soirée a été plutôt dure, n'est-ce pas ?

— Non, mais ça ne va pas de réveiller les gens de la sorte à l'aube ? Et un dimanche en plus !

— Désolé, on n'est pas franchement aux aurores ! Il sera midi dans dix minutes et j'ai été contraint de venir vous chercher : vous ne répondiez pas à mon appel.

— Ouf ! lui lançai-je fort étonné de m'être ainsi abandonné. Si vous saviez, j'ai un putain de mal de crâne. Mon téléphone était débranché, et j'imagine que vous n'êtes pas en train de m'apporter des croissants.

— Oui, c'est clair ! Eh bien, ce tantôt, un promeneur avec son chien est tombé sur un cadavre le long du chemin des Goules.

— Quelle idée de mourir de la sorte, juste aujourd'hui ! Qui est-ce ? On connaît ?

— Non, il est sans papiers, sans doute un clochard paumé.

— OK lieutenant, retournez vite là-bas, de toute façon votre macchabée ne va pas s'envoler. Le temps de prendre une douche, de me raser et d'ingurgiter un jerrycan de café pour être à peu près présentable, je vous rejoins.

— OK boss, je vous attendrai.

J'eus le plus grand mal à dégager ma voiture enfoncée dans la boue. Les roues ne demandaient qu'à glisser dans une espèce de fossé débordant d'eau de pluie qui longeait l'allée menant au garage de ma maisonnette.

Le lieutenant avait raison pour cette soirée. Cela la foutait mal pour le commissaire de cette ville, c'est-à-dire moi :

Bertrand Milani, de ressentir encore les effets de ma virée nocturne. Étant donné ma fonction, j'étais une personnalité respectable, enfin, pas forcément par tous, bien entendu.

A priori, au vu des nombreuses flaques sur le chemin, les averses avaient été intenses cette nuit et, même à midi, le ciel très bas menaçait en ce dimanche de juin. En arrivant sur les lieux, des badauds curieux, avertis à l'heure de l'apéro, déambulaient trop près de l'homme gisant face contre terre, le crâne ensanglanté, sur le bas-côté d'un sentier. J'entrai alors dans une colère noire.

— Mais enfin lieutenant, faites-moi déguerpir toutes ces personnes qui n'ont rien à foutre là ! Et établissez-moi un périmètre de sécurité digne de ce nom ! Tous ces gens qui traînent vont fausser les traces et les possibles indices ! Il nous sera alors impossible de résoudre cette enquête. Sa

mort, vu son aspect, ne semble pas des plus naturelles !

Le fait de pousser ce coup de gueule avait contribué à me sortir de ma léthargie due à ma grasse matinée forcée. Que pouvait bien faire une personne morte dans ce coin perdu ?

Le lieu-dit « les Gouldeles » formait une presqu'île à l'embouchure de la rivière nommée le Drouhaux qui se jetait dans le Rhône. Ce fleuve royal, l'un des plus grands de notre pays, avait pour particularité, entre autres, de séparer les deux départements de l'Ardèche et de la Drôme du nord au sud. Et ici, Ternon faisait face à Talines.

L'Ardèche se positionnait comme premier contrefort du Massif central, et la Drôme ouvrait sa partie orientale sur le Vercors, au pied des Alpes plus lointaines. Les collines

drômoises, surplombaient la ville de Talines et accueillait des vignobles réputés. Les bouteilles de ces fameux vins étaient solennellement débouchées à l'occasion de toutes les fêtes. Les cépages de syrah baptisés Côtes du Rhône, rouges et blancs, étaient dégustés dans les meilleurs restaurants de la région.

Face à ces vignes et surmontée par une majestueuse tour sarrasine bienveillante, TERNON, jolie ville paisible avec ses quais ombragés, royaume des boulistes passionnés et des touristes, nombreux en été, trônait au pied du Massif central. Le soleil levant avait pour habitude de lécher les façades de son château médiéval, grande fierté locale.

*

L'homme donc, gisait face contre terre, comme s'il ne voulait plus voir ce monde qu'il venait de quitter, semble-t-il, de

manière violente. De forte corpulence, il paraissait avoir un certain âge. Des cheveux grisonnants assez longs tombaient sur sa nuque et se mélangeaient au sang coagulé qui avait jailli de sa tête, probablement fracassée. Était-il mort à cet emplacement ou avait-il été déplacé ?

Je décidai d'explorer les environs afin de rechercher toutes traces d'allées et venues piétonnes ou de véhicules. Comme ce macchabée était dénué de papiers, il allait falloir trouver d'autres signes susceptibles de l'identifier.

Deux policiers nous accompagnant repérèrent des empreintes de roulements, cependant souillées par les fortes pluies récentes ainsi que des traces de pas, et en profitèrent pour mesurer et prendre des photos utiles pour plus tard.

Le lieutenant avait prévenu un légiste de garde venu de Valinte, afin d'effectuer *in situ* les premières investigations. Ils s'étaient donné rendez-vous au lieu-dit « le Beffroi » à la sortie nord de la ville pour davantage de simplicité. Cet endroit était autrefois un poste de douane, aujourd'hui disparu. En effet, l'emplacement du crime n'était pas aisément repérable, qui plus est pour un Drômois en déplacement en Ardèche par un dimanche bien maussade !

Le légiste examina la rigidité cadavérique afin de déterminer l'heure approximative du décès en tenant compte des données hygrométriques du moment. Il effectua les premières constatations sur les conditions de ce meurtre, tenta de savoir si le corps avait été déplacé ou non par son ou ses agresseurs.

L'homme avait, semble-t-il, trépassé à la suite d'un coup violent porté sur l'arrière du crâne par un objet contondant lourd, en bois

ou en fer. Cette précision devrait être apportée sur la table d'autopsie en soirée, ou le lendemain, par le légiste en chef, à son retour de week-end.

Le corps fut donc transporté à Valinte à cet effet. Voilà une nouvelle aventure qui commençait ! En lui tapant sur l'épaule, j'annonçai à mon lieutenant :

— Super Franck ! Enfin un peu de travail intéressant. Nous allons fêter ça : mon premier cadavre après une année de bons et loyaux services plutôt peinars.

Il était maintenant près de quinze heures, et le ciel se décida à s'éclaircir. J'avais une grosse dalle et je m'arrêtai sur la grande esplanade ombragée par de majestueux platanes qui longeait le quai du Rhône. La place était orpheline de ses fidèles boulistes du dimanche qui, aujourd'hui, s'étaient résolus à ranger leurs boules qui ne savaient

pas nager. Ils tapaient la belote entre copains dans les différents bars face au Rhône.

Je traversai la route au niveau d'un point de vente communément appelé « Le pressoir », ouvert aux promeneurs et qui servait à la dégustation de bonnes bouteilles de vin vieux, comme il était dit par ici.

Je fis mon entrée au *Blue Red Bar*, tenu par un ancien boxeur qui avait aussi tâté au rugby. Cet établissement que j'appréciais était en quelque sorte mon QG. Le gérant avait fait une honorable carrière dans les mi-lourds, gagnant pas mal de matchs avant la limite, en amateur. Il avait eu la gloire de participer aux Jeux olympiques de Mexico en 1968, puis s'était hasardé chez les professionnels. Il avait remporté un beau titre de champion de France, mais avait échoué de peu au championnat d'Europe. Sur un combat de trop, sa carrière fut stoppée net par

un KO qui lui restait encore en travers de la gorge.

Originaire du coin, il avait repris ce bar qui cartonnait fort et, quand il paraissait derrière son comptoir, je pouvais vous assurer que personne ne s'aventurait à semer la pagaille. Malheur à ceux qui, très éméchés, s'y étaient essayés. Notre boxeur, au doux prénom d'Angelo, m'accueillit à bras ouverts.

— Eh mon bon commissaire, quelle surprise ! Qu'est-ce qui vous amène ? C'est la pluie qui vous fait sortir comme les champignons ? Tiens, demain je pense aller cueillir quelques girolles. Qu'est-ce que je vous sers ? Un remontant ! Petite mine aujourd'hui ! Est-ce que ça ne serait pas dû à votre soirée d'hier ? J'ai entendu dire qu'elle a été animée et joyeuse, n'est-ce pas ?

Il m'avait lancé cette dernière phrase d'un air goguenard et moqueur.

— Effectivement, hier soir était une belle fête et aujourd'hui, j'ai un peu mal aux cheveux, rien de plus. Ce n'est pas tous les jours que notre équipe première de rugby remonte en troisième division ! Nous voilà dans la cour des grands, et j'en suis fier. Super pour le commerce, vous ne croyez pas, monsieur Angelo ? En attendant, servez-moi un jambon beurre, s'il vous en reste, avec un demi.

Angelo s'empressa de le servir.

— Si vous l'ignorez encore, je vous informe qu'un homme a été découvert mort sur le chemin des Goules dans la matinée.

Au bout du bar, deux acolytes, piliers de bistrot, jouaient au 421 et, sans cesser de lancer leurs dés, l'un d'eux m'interpella :

— Oh purée, ça alors ! Qui c'est ce pauvre homme ?

— Eh bien, on espère vite le savoir.

Et m'adressant à l'ensemble des présents :

— Tous autant que vous êtes, si vous avez remarqué quelque chose d'inhabituel, surtout n'hésitez pas à m'en parler ou à venir me le confier dans mes bureaux.

Les deux joueurs du bar étaient surnommés, pour l'un Zincman, pour sa grande assiduité à poser ses coudes sur les comptoirs en zinc qui avaient fini par électrolyser ses avant-bras (enfin ! c'était ce qu'il était colporté à son encontre), et pour l'autre Titanic, lequel se vantait d'avoir participé à une expédition à la recherche de l'épave la plus renommée au monde. Des mauvaises langues affirmaient que son surnom était plutôt dû à sa propension à

beaucoup trop boire et à couler, tel le célèbre paquebot.

Ensemble, ils représentaient une belle paire de branquignols, tout aussi bêtes que pas méchants. Quoique !

Les boulistes du jour, transformés en joueurs de belote ou de coinche (une variante avec enchères, plus festive et ludique que les parties traditionnelles), avaient, à l'évocation de cette nouvelle, redoublé d'attention sur leurs annonces. Ils ne tenaient pas à être mêlés à cette histoire, de près ou de loin. Ils attendraient la sortie du commissaire pour se lâcher, y aller de leurs commentaires enjoués : tout un tas de suppositions lancées en l'air, afin de savoir qui avait bien pu se faire buter dans leur si paisible ville.

Entre-temps, j'avertis par radio le procureur, basé à Rivat, de cette curieuse découverte dominicale.

Il me donna son feu vert pour mener toutes investigations nécessaires à l'identification de la personne et aux raisons de son décès, et me pria vivement de l'informer du résultat.

Je profitai de la tranquillité de cette fin d'après-midi pour passer en coup de vent au commissariat. J'étais décidé à plonger dans les archives, éplucher de vieux dossiers en quête de possibles indices. Cette première recherche fut vaine. Je dégustai une bonne bière fraîche issue du frigo, élément oh combien important et essentiel de la maison.

En y réfléchissant, j'étais perplexe sur la soirée d'hier. Il me restait la désagréable impression d'avoir sombré d'un coup, alors que j'étais convaincu d'avoir bu de manière raisonnable. À partir d'un certain moment, j'avais ressenti un bizarre trou noir et ne me rappelais même plus comment j'étais rentré. Mon dernier souvenir était le partage

d'agréables instants avec une professeur d'anglais absolument charmante.

Négligemment, en me retournant devant la table des amuse-gueules, j'avais failli renverser une coupe de champagne sur sa jolie robe. À partir de là, je me rendais compte que la suite m'avait quelque peu échappé.

*

Le lendemain, lundi, avec les idées fraîches et éclaircies, mon mal de crâne évaporé, je me levai de bonne heure, bien décidé à résoudre au plus tôt cette affaire. Enfin de l'animation ! Depuis mon arrivée dans cette contrée il y a un an environ, après mon parcours initiatique fort mouvementé dans la métropole lyonnaise, c'était plutôt le calme plat.

Seules quelques échauffourées dues à des consommations excessives d'alcool le

samedi soir, avaient égayé mon morne quotidien. De temps à autre, quelques bonnes bagarres à la sortie des bals, des troisièmes mi-temps chahutées, des trafiquants de ferrailles, une cité au bout de la ville de temps à autre un peu agitée, un cambriolage ici ou là, des chauffards s'identifiant à Alain Prost, des violences conjugales ou adultères qui virent mal ; c'était somme toute une bourgade provinciale plutôt tranquille.

Des photos avaient été prises de l'individu, alors je cherchai vainement à nouveau dans les fichiers archivés d'éventuels indices, et, en fin de matinée, je retournai au *Blue Red*, plaque tournante de la ville. Ce n'était pas, bien sûr, le seul bar, mais dans celui-ci, le gratin local de toutes les couches sociales se réunissait volontiers pour l'apéro, parties de cartes, encas de midi, discussions entre copains. Et rien de ce qui se passait dans les alentours n'était inconnu de

ces habitués, et forcément du chef tenancier. Ainsi, je présentai à Angelo la photo du gars en question. Celui-ci hocha la tête avec une moue négative :

— Non, jamais vu ce mec.

Titanic, orphelin de Zincman, au bout du bar, leva curieusement la sienne dans notre direction.

— Ne t'inquiète pas, je te la montrerai également.

Mais, à sa vue, lui aussi me répondit :

— Désolé boss, il n'est pas d'ici ce gus, moi je traîne beaucoup et je le connais pas.

— Et ton collègue Zincman ? Il est malade ce matin ? Serait-il parti en cure de désintox ?

— Holà, comme vous y allez fort ! Ce devrait plutôt être à vous de vous y rendre ? D'après ce que j'ai appris, vous avez bien

éclusé samedi soir, n'est-ce pas commissaire ? lança à la volée Zincman qui entraît justement dans le bar.

— Non, je ne vous permets pas ! Ne colportez pas des rumeurs sans savoir ce qu'il en est exactement. Bon, OK, je n'étais pas tout à fait à jeun, mais, pas plus que tout le monde, et cette remontée sportive méritait d'être fêtée comme il se doit.

Lui montrant à son tour la photo, ainsi qu'aux clampins présents, accueillie négativement comme de bien entendu, je répondis à la cantonade :

— Alors, soit cette personne cherchait des escargots en pleine nuit et a fait une mauvaise rencontre, soit vous me prenez pour un con ! Si vous en savez plus que ce que vous voulez m'en dire, je m'en souviendrai ! Bien Angelo, dis-je en lui tendant le portrait de la victime, je vous en

laisse un exemplaire et vous prie de m'informer si quelqu'un est en mesure de le reconnaître, puis m'adressant à l'assemblée :

— Et même chose pour vous tous, si la mémoire vous revient ? À bon entendre, je vous salue.

Je sortis, persuadé que l'on ne m'avait pas tout dit. L'omerta du bar avait sans doute bien fonctionné. Les petites villes provinciales ont leur part de mystère qu'elles aiment cultiver.

Février 1960 - Caracas

Au *Havana Club*, la vie du cabaret avait repris son cours. Michelle avait fini par oublier son ex-amoureux, et elle était désormais devenue la compagne attitrée du grand patron. Transformée en matrone, elle commandait ce petit monde de danseuses. Elle n'aurait désormais plus besoin de virevolter et d'exhiber ses seins et ses fesses au-dessus du nez des badauds enchantés. Elle conduisait les groupes qui entraient dans des salons privés nouvellement créés pour des VIP locaux, fiers de cracher leurs biftons, acoquinés de belles métisses. Des hommes seuls, ou quelquefois très bien accompagnés, venaient vivre d'exquis moments de libertinage assumés.

Personne pendant des semaines ne revit Francis. Nul ne le regrettait. Un vendredi soir, il y avait foule, comme à l'accoutumée, quand un homme de bonne corpulence entra.

Il portait une moustache à la Cary Grant, un panama² vissé sur son crâne, de grosses lunettes noires et exigea un salon privé avec la maîtresse des lieux. Celle-ci, avertie, vint gentiment lui dire qu'elle était très flattée, mais qu'elle ne saurait personnellement satisfaire à sa demande et lui proposa de la suivre.

— Cher monsieur, vous passerez un excellent moment avec la fille de votre choix. Je peux vous présenter de magnifiques créatures avec qui partager de délicieux instants. J'attends simplement de votre part que vous soyez un homme courtois, généreux si possible, et un parfait gentleman avec celle qui sera votre élue.

Par surprise, il se rapprocha vivement d'elle et lui saisit violemment le bras. Totalement désemparée, n'osant répondre,

² Célèbre chapeau en paille de palmier tissé en Equateur

elle le vit enlever ses lunettes. Elle découvrit le visage de Francis, qui lui lança :

— Alors, heureuse de me revoir ? Comme on se retrouve ! Tes affaires ont l'air de bien marcher, on dirait ?

En l'espace de quelques secondes, Michelle se retrouva tétanisée, en totale sidération. De multiples pensées se bousculèrent dans sa tête, oscillant entre peur, culpabilité, haine, énervement et colère. Elle finit par crier :

— Salaud ! Lâche-moi ! On va te virer comme un malpropre, tu n'as rien à foutre ici.

Elle se mit à hurler. Un garde du corps déboula, mais Francis brandit une arme et menaça l'assistance. Carlos, prévenu par un serveur, se pointa aussitôt et voulut s'interposer.

— Espèce de connard, casse-toi ! Elle t'a largué, nous sommes ensemble désormais.

— Toi, ta gueule, on t'a pas causé. Je viens la récupérer, elle ne restera pas une seconde de plus avec toi, gros con.

S'ensuivit une énorme bousculade. Michelle en profita pour se carapater et s'échapper en rampant sous une table. Tout le monde criait quand, soudain, un coup de feu retentit. Carlos, atteint, s'effondra. Il ne bougeait plus, déjà mort peut-être. Un garde du corps sauta sur Francis, réussit à lui faire une clé de bras et à le désarmer. Il se retrouva au sol, le nez sur le parquet.

*

Toutes sirènes hurlantes, la police arriva enfin sur les lieux. Un vent de panique avait soufflé dans la salle, provoquant une agitation monstre. Au milieu de ce vacarme, beaucoup, sous la pression, s'étaient

enchevêtrés. Piétinés et rampant à terre, leurs cris n'arrêtaient personne.

L'entrée, qui était aussi l'unique sortie en l'absence d'issue de secours, fut vite saturée. La foule s'y agglutina tel un essaim d'abeilles. Les malabars gorilles se contentant d'ordinaire de jeter au dehors la viande saoule et enragée, attrapaient ce qu'ils pouvaient : mains, jambes, pieds, cols de chemises et, au bout de longues minutes, la situation s'améliora quelque peu.

Les musiciens s'étaient arrêtés de jouer et ce silence inhabituel ajoutait encore à l'angoisse pesante du moment. Les policiers vociféraient, mais n'arrivaient pas à atteindre l'entrée de ce cabaret maudit.

Le courageux qui avait ceinturé Francis, commençait à fatiguer et avait du mal à le contenir. La haine déployée par ce gaillard en furie, véritable force de la nature, décuplait

sa force. Enfin, les hommes de l'ordre purent accéder au salon cosy, maintenant devenu une scène de crime. Ils passèrent des menottes au sauvage, toujours maintenu à terre. Ils constatèrent le décès de Carlos. Michelle se dégagea du dessous de sa table protectrice. Elle était totalement affolée, les yeux hagards. Elle se tint la tête à deux mains et, apercevant son amoureux inanimé, se jeta sur Francis en tambourinant son torse de ses petits poings rageurs.

— Tu n'es qu'un salaud, tu l'as tué !

Michelle, horrifiée, fit un pas en arrière en se raidissant et se tut quelques courts instants. Son regard exprimait une extrême colère et, tout en le fixant, elle reprit sa litanie :

— Tu l'as tué ! Tu l'as tué ! Tu as anéanti ma vie ! Va en enfer, le diable s'occupera bien de toi !